

RÉFLECS D'UN GNIAFF...

La guerre au Sénat

J'ai groumé dur et ferme toute cette semaine.

J'ai groumé de voir défiler les événements sans que je puisse y mettre mon grain de sel au bon moment.

C'est surtout quand l'occasion y prête qu'on trouve cramponnant de rester muselé, six jours sur sept, et de ne pouvoir dégoiser chaque matin ce qu'on a dans le ventre.

Je crois fichtre bien que, jamais encore, je n'avais eu autant de démangeaisons de tartiner quotidiennement que ces jours derniers.

C'est qu'aussi les évènements qui viennent de se dérouler éveillaient un tas de ruminades.

Aujourd'hui, je vas bien lâcher ma bonde et jaspiner tout ce que j'ai sur le cœur, mais la belle foutaise! Ce que je vais dire n'arrivera plus à son heure et, par conséquent, n'aura qu'une mesquine portée.

A notre époque électrique, l'eau coule si vite sous les ponts que, d'un jour à l'autre, on perd de vue et on oublie ce qui nous passionnait la veille. Ainsi, parler maintenant de la réunion de Tivoli, qui eut lieu vendredi dernier, c'est diantrement réchauffé: tout ce que j'en dirai sera presque aussi inutile qu'un lavement collé à la tour Eiffel. J'arrive après la bataille!

Enfin, n'importe, il faut faire bon cœur contre mauvaise fortune et, malgré que ce soit un peu tard, causer des évènements évanouis.

La réunion de vendredi dernier était emmanchée par les radicaux dans le but de rendre tangible la haine que le populo porte à la collection de détritux chancreux du Sénat. Vous pensez s'il y avait du monde! Dix mille bons bougres étaient entassés dans la salle, - quand aux foulititudes restées dehors, malin qui pourrait les évaluer.

Cette masse énorme, venue là sans intentions de derrière la tête, n'avait guère d'autre pensée que de flairer le vent et de se sentir vibrer un brin à l'unisson de la foule. Si peu que ce fut, cette baignade en plein océan populaire était un commencement d'action qui vous sortait de l'avachissement habituel. Aussi, je suis sûr que la plupart des gas qui, ce soir là, allèrent faire un tour place de la République sont rentrés chez eux un tantinet ragailardis.

Pour tout ce monde, il fallait des orateurs condensant en paroles les colères qui étaient dans l'air. Y en a eu dans la salle, - mais hélas! la quantité l'a emporté sur la qualité.

A part Chauvière qui a été à peu près dans la note révolutionnaire, tous les autres ont bafouillé à qui mieux mieux, car si contradictoire que ça semble, on peut bafouiller, tout en étant un orateur épolant.

C'est ce qu'a fait Jaurès! Il s'est fendu d'un beau discours; ses phrases ronflantes ont pétaradé dans Tivoli et ça s'est borné là. Pardiennement, il a flétri le Sénat, - c'était forcé! - mais il l'a fait en politicien et non en révolutionnaire. Il n'a pas mis carrément les pieds dans le plat, afin de ne pas perdre les chances qu'il a de devenir ministre de l'intérieur un de ces quatre matins.

Quoique ça, le profit moral de la soirée a été tout entier pour les socialos, malgré que la réunion eut été organisée par les radicaux.

Voilà bien la preuve qu'on ne doit se désintéresser de rien, car les événements dépassent toujours les limites que des niquedouilles avaient fixées: ils vont plus loin que ne le voulaient ceux qui les ont engrenés.

Si, vendredi, sous prétexte que les radicaux avaient eu l'initiative de la réunion, les socialos étaient rentrés se coucher, il n'y aurait même pas eu la légère effervescence qui s'est produite. C'est pour le coup que c'eut été pitoyable! Les vieux raseurs radigaleux nous auraient sorti leurs calembredaines sur la Constitution et le populo eut décanillé, écœuré et saoulé par leurs boniments.

Les anarchos, eux aussi, s'étaient amenés, - mais pas en assez grand nombre, nom de dieu! Ce n'est pas que les bons bougres aient le trac, bien loin de là, mais ils se croient trop malins. Sous prétexte qu'ils ont la Politique quelque part, ils se disent que les chamailleries de la Chambre et du Sénat, ne les regardent pas.

C'est un tort! Faut s'occuper de tout, fourrer son nez partout... Ce n'est que par une insistance continuelle et adroite qu'on mettra les volontés populaires en éveil et qu'on les éloignera des ragougnasses autoritaires. Surtout, ce qu'on ne doit jamais rater, quand on est un fiston à la hauteur, c'est d'être là où y a du populo de massé, afin de coller son grain de sel dans la sauce.

Ce qui est malsain, les frangins, c'est de s'enfoncer trop dans la théorie; on perd pied, on oublie d'être pratiques et on ignore les foules vivantes qui nous entourent.

Descendons-donc des nuages et fichons-nous dans le ciboulot que la Révolution ne nous tombera pas du ciel, pas plus que les alouettes rôties. Y a foutre pas d'erreur! Ce serait une sacrée illusion de croire, qu'un beau matin, la Société libertaire nous sera servie sur un plat à barbe.

Ça nous viendra petit à petit. C'est comme qui dirait un seau qu'on remonte du puits. On tire la corde brassées sur brassées, - et on ne voit rien que la corde! Si on s'arrêtait là, et qu'on plaquât tout, jamais on ne boirait d'eau fraîche. Heureusement on n'est pas assez cruche pour lâcher le bout et, à force de trimer, on reluke le seau, rempli a déborder, de belle lance clapotante. Il suffit alors d'un coup de collier pour l'amener à la margelle.

Ainsi est-il, actuellement: il nous faut commencer par tirer sur la corde, quitte à ne voir le seau qu'après avoir turbiné dur et ferme.

Puisque le populo s'en prend au Sénat, ayons le nez assez creux, malgré notre conviction qu'il y aurait mieux à faire, pour ne pas nous désintéresser du fourbi: tâchons seulement d'orienter les énergies vers ce que nous désirons. Car, si minime et si mesquine que paraisse une agitation, - par cela seul qu'elle est une agitation, - elle vaut rudement mieux que le croupissement et le piétinement sur place.

Le principal, dans ces histoires là, est d'être aux aguets et de ne pas laisser l'occasion se tirefluter, car une fois qu'on l'a laissée fuir, va plus mèche de la rattraper.

Les Italiens en savent quelque chose! Quand sont arrivées les défaites d'Abyssinie, on a cru un moment que la monarchie était flambée: le populo tout entier était en mouvement, les femmes donnaient l'exemple en désarmant les troubades qu'on voulait envoyer au massacre, - besogne qui leur était d'autant plus facile que les soldats se laissaient faire gentiment.

Pendant vingt-quatre heures, un rude vent de révolution a soufflé là-bas mais comme: *Petite plaie abat grand vent*, il a suffi que Crispi soit dégommé pour que les colères s'apaisent.

Aujourd'hui, il est très probable que plus d'un bon bougre italien s'en mord les pouces et maudit l'irrésolution générale.

C'est trop tard! Heure passée est heure perdue!

Revenons au meeting de Tivoli: quand tous les phraseurs eurent fini leurs jérémiades, la foulitude populaire s'ébranla et, dévalant dans la rue, vint se casser le nez contre une haie de sergots et de gardes municipaux collés en travers de la rue de la Douane.

La foule, tourbillonnante et ahurie, essaya, sans succès, de se faufler jusqu'aux boulevards par d'autres chemins; il ne vint à l'idée de personne que le populo était dix fois plus nombreux que la police.

Lépine avait richement pris ses précautions pour éviter cette irruption, crainte qu'il ne vienne aux processionnaires la lubie d'aller faire charivari sous les fenêtres de Félisque, - ce qui eut été peu poli, vu l'heure avancée.

Barré partout, le populo commença à bourdonner dans l'espace qu'on lui laissait libre, conspuant ferme le Sénat. Puis, petit à petit, sans qu'on s'en aperçoive, la foule s'égrenait, grâce à la roublardise de Lépine qui, pour châtrer la manifestation, ne trouva rien de plus bête que de la couper en une vingtaine de tronçons. De ci, de là, les rangs de la flicaille s'ouvraient, laissant passer quelques petits paquets populaires qui, une fois de l'autre côté, se dispersaient sans gros arias.

Le bandit n'a pas eu besoin de faire avancer les tambours et les trompettes qu'il avait amenés, afin que tout se passât légalement; car, au cas où charges et massacres eussent été nécessaires, ça se fut opéré dans les formes légales, - avec les sommations à la clé.

Précautions inutiles!

A notre époque, la notion révolutionnaire est perdue; s'il nous arrive de nous trouver dans la rue, nous y sommes aussi patauds qu'un gosse qui a la touaille au derrière.

On l'a vu vendredi: vingt mille gas, qui pourtant - la plupart - n'ont pas du pissat de richard dans les veines, se tireflutaient devant les flicards, plus vite qu'une bande de moineaux devant un épouvantail.

Les grands chefs socialos n'ont pas payé d'exemple: ils ont trop l'amour de leurs petites personnes et des places où ils croûtent. Quand les discours ont été finis, - à part de trop rares exceptions, - les types n'étaient pas fâchés d'aller se fourrer au plumard.

Ils veulent bien faire du fouan, mais à condition que ce soit, très léger et qu'ils n'aient que du bénéfice à retirer du grabuge; s'il s'agit de risquer quelque chose, macache! Pas un moment ils ne perdent de vue qu'ils sont députés ou conseillers municipaux.

Leur altitude est d'autant plus piteuse qu'ils avaient, de riches atours plein les pattes; ils n'ont manqué que de flair! Ils pouvaient manœuvrer en douce et, sous la clameur de l'opinion publique, estomaquer l'Élysée en lui faisant comprendre gentiment qu'il est nécessaire de mettre les pouces.

A l'heure actuelle, - c'est triste à constater, mais c'est exact, - les socialos ont l'oreille des foules, non pas qu'ils soient des génies mirifiques, mais uniquement parce qu'il n'y en a que pour eux dans les quotidiens.

Vendredi, un peu émoustillé, le populo se ressaisissait: il n'y avait qu'à lui tendre la perche pour le tenir en haleine. Étant donné la saison électorale, c'était d'une simplicité enfantine.

Tralala! Nos sacrés socialos n'ont pas bougé: ils n'ont plus convoqué de grande réunion, et si, dans les parlotte électorales on jacasse un tout petit peu contre la Triperie Sénatoriale, on se borne à beugler: «*A bas le Sénat!*»... et tout le monde est content.

Quels tristes phraseurs nous sommes, - les uns et les autres!

Quoi d'étonnant si nous trinquons, si on nous sucre et si on nous sale; si on nous monte le job et si on nous écorche vifs?

Les grosses légumes et les richards n'ont pas à mettre des gants pour nous serrer la vis: ils peuvent y aller carrément.

Nous ne savons plus comment on s'y prend pour ruer dans le brancard.

Le Père Peinard.
